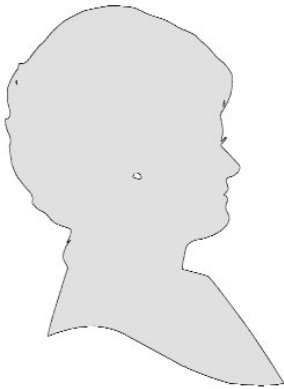




Café-Philo "interface"

Éphémérides philosophiques...



« On peut résister à l'invasion d'une armée,
pas à celle d'une idée dont le temps est venu »

Victor Hugo

Philosophie de la rupture

1 - L'athéisme

Thème du mardi du 19/12/2006

Au commencement de chaque café philo, je vous propose de faire le point sur l'actualité philosophique, telle que la présentent et l'interprètent, dans livres et revues, les philosophes à la mode tels que Luc Ferry, neveu du grand Jules, André Comte-Sponville, Michel Onfray, et quelques autres.

Car si la philosophie n'est plus fille de la rue, comme elle l'était du temps de Socrate, qui interrogeait les hommes sur le sens de la vie en se promenant dans les rues d'Athènes ou plus poétiquement sur les bords de l'Ilissos, elle est aujourd'hui aux mains de philosophes qui ont pignon sur rue et sont persuadés que les idées, leurs idées, mènent le monde. Ils feraient volontiers leur le mot de Hugo: « On peut résister à l'invasion d'une armée, pas à celle d'une idée dont le temps est venu ».

Plutôt que philosophie à la manière de Platon ou de Kant, ils sont les commis voyageurs de la philosophie moderne, ceux qui en apportent, jour après jour, les dernières nouvelles.

Je ne développerai chaque fois qu'un aspect de la philosophie moderne telle qu'elle se pense. Ce soir: la philosophie moderne comme philosophie de la rupture, et particulièrement de la rupture avec la métaphysique, avec la religion, avec Dieu.

L'aboutissement de cette rupture, c'est l'athéisme, qui est la grande passion des philosophes contemporains, comme en témoignent les titres de Michel Onfray: *Traité d'athéologie*, et de Comte-Sponville: *L'esprit de l'athéisme, introduction à une spiritualité sans Dieu*.

Mais comme personne ne peut faire l'économie du sacré, surtout pas les athées, ils divinisent l'homme, comme en témoigne le titre du livre de Ferry: *L'homme Dieu ou le sens de la vie*.

Dans son *Traité à l'usage des jeunes générations*, Ferry définit les grandes philosophies comme des « doctrines de salut sans Dieu », salut qu'il faut « atteindre par nous-mêmes, par l'exercice de notre simple raison ».

Doctrine de salut: il pille et parasite le vocabulaire religieux, pour le vider de sa substance, puisque pour lui le recours à la philosophie « compense la perte de la croyance collective en l'au-delà ».

Un récent Hors-série du *Nouvel Observateur* sur le thème de la mort illustre la spiritualité sans Dieu qui est l'idéal commun de Comte-Sponville et de Ferry.

Dans ce numéro, pas de méditation sur un éventuel au-delà, pas de préoccupation métaphysique, mais deux pistes de réflexion:

– chercher les moyens de conjurer la peur qu'inspire la mort, et moins la mort que le mourir, le passage. Le sous-titre donne le ton: « apprivoiser la mort pour mieux vivre »: donc le savoir-mourir comme aspect du savoir-vivre, ou du bien-être, de la qualité de la vie en somme.

– et chercher les moyens de se survivre, d'une manière ou d'une autre. Il y a le moyen classique, et recevable, de Marcel Conche, qui, guéri d'un cancer, se prolonge par une œuvre philosophique qui lui survivra. Il y a le moyen



cocasse de Bernard Edelman, sous le titre *Le nouvel homo hibernatus*, qui consiste à vouloir conserver son corps par-delà la mort, s'opposer à sa destruction par la cryogénie, ce qui revient, selon lui, à «revendiquer un droit laïque à la résurrection».

Un des livres qui donne le mieux le ton de cette philosophie de la rupture, c'est *L'homme Dieu ou le sens de la vie* de Luc Ferry. Il y rappelle que la religion, et spécialement le christianisme, c'était relier l'ici et l'ailleurs, et de surcroît relier les hommes entre eux, frères puisque fils d'un même Dieu-Père.

La religion était ainsi pourvoyeuse de sens. Mais l'homme qui veut sa parfaite autonomie, et pour cela rompt avec toute transcendance, découvre ce que Ferry appelle «l'éclipse du sens», d'autres «le désert du sens» ou «l'ère du vide».

Si l'on veut dater, comme le fait Ferry dans son livre, la conquête par l'homme de son autonomie, il faut remonter au siècle des Lumières. Au XVIII^{ème} siècle, le statut de Dieu et le statut de l'homme s'inversent. Jusqu'au XVII^{ème} on admettait le primat de Dieu, créateur, être absolu, infini, et, par rapport à lui, l'homme, sa finitude, sa contingence, sa propension au péché.

Au XVIII^{ème}, c'est le primat de l'homme, au point que Dieu commence à apparaître comme une idée de l'homme. Selon la boutade de Voltaire, «Dieu a créé l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu». L'homme crée donc Dieu à son image, et le Christ lui-même, qui n'est pas nié par les philosophes du XVIII^{ème} siècle, devient l'individu qui réalise le mieux les droits de l'homme tels qu'ils seront définis dans la Déclaration de 1789.

Voltaire était déiste; il comparait, après Leibniz, Dieu à un horloger: pas d'horloge sans horloger, pas d'ordre sans ordonnateur, pas d'univers sans créateur. Mais par ailleurs, l'homme parfaitement autonome tel que le concevait Voltaire réduisait Dieu au chômage technologique: on avait besoin de lui au départ, pour la chiquenaude créatrice, pas au-delà: il faut cultiver son jardin, c'est-à-dire

qu'il faut aménager son royaume sur la terre, et ne pas se préoccuper des questions métaphysiques. On pourrait appliquer à Voltaire le mot de Bonald: «Un déiste est un homme qui n'a pas encore eu le temps de devenir athée».

Un siècle plus tard, Nietzsche exprime bien la nécessaire mort de Dieu, rançon de la concurrence insupportable entre l'homme et Dieu: «S'il existait des dieux, comment supporterai-je de n'être pas Dieu? Donc il n'y a pas de dieux».

Cette idée que Dieu doit mourir pour que l'homme puisse accéder à sa pleine autonomie, c'est sans doute l'existentialisme sartrien qui l'exprime le mieux.

Pour Sartre, il n'y a pas de nature humaine, pas d'essence humaine, parce qu'il n'y a pas de Dieu pour lui en donner une: l'homme est l'être chez qui l'existence précède l'essence, autrement dit: «L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait». En écho à Sartre, Simone de Beauvoir, «la grande Sartreuse», disait: «On ne naît pas femme, on le devient». Et en conséquence, il ou elle crée ses propres valeurs, sans aucune référence à une instance extérieure ou supérieure: «Si j'ai supprimé Dieu le Père, dit Sartre, il faut bien quelqu'un pour inventer les valeurs».

L'athéisme, dès lors, n'est plus une conviction intellectuelle, mais une nécessité psychologique, l'hypothèse nécessaire à une passion: la conquête de l'homme par lui-même, son autocréation. La rupture avec la métaphysique est consommée, mais elle est douloureuse, Sartre en fait l'aveu pathétique: «L'athéisme est une entreprise cruelle et de longue haleine; je crois l'avoir menée jusqu'au bout».

Moins tragique que Sartre, Ferry exprime la même corrélation entre la mort de Dieu, qui est pour lui plutôt l'humanisation du divin – ce que j'appellerai sa réduction à l'état laïc, et le sacre de l'homme: «Le lent processus de désenchantement du monde par lequel s'opère l'humanisation du divin, s'avère compensé par un mouvement parallèle de divinisation de l'humain». Si donc Dieu est détrôné, l'homme est sacralisé!

Danièle Masson